

CHRISTIAN OSTER

UNE FEMME
DE MÉNAGE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2001/2003 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1849-3

J'avais pris une femme de ménage. Elle était entrée dans ma vie comme ça, parce que j'avais tiré sur une petite languette, à la pharmacie. C'était la dernière des six qu'elle avait prédécoupées au bas de son annonce, scotchée sur la vitrine. Une petite languette de papier verticale, avec les huit chiffres superposés de son numéro de téléphone. Toutes les languettes qui m'eussent intéressé, sauf la sienne, sa petite dernière, donc, avaient été arrachées. Et je m'étais dit qu'il était grand temps que je m'y arrête, devant cette vitrine.

L'annonce, de type généraliste, concernait des heures de ménage et de baby-sitting. Je ne l'aurais pas prise pour baby-sitter, celle-là, bien sûr. Non que ce soit un métier, baby-sitter, mais tout de même. Je n'imaginai point qu'on pouponnât en passant l'aspirateur. En revanche, je voulais bien qu'une baby-sitter discutable, mal capable de lâcher son chiffon pour prévenir un pleur, fît chez moi un peu de ménage, oui. Ça ne raiera pas spécialement mes meubles, m'étais-je dit. Et ça ne tuera pas l'enfant que je

n'ai pas fait à Constance. Parce que c'est à cause de Constance, tout ça. Sans elle, je n'aurais jamais tiré sur cette languette.

J'avais attendu six mois. Six mois sans ménage, six mois sans Constance. Une femme qui m'avait occupé l'esprit et le cœur, sans cesse, et qu'il me suffisait de voir ou d'évoquer pour me dire que la vie avait une forme. D'où l'inutilité de ranger, désormais, chez moi. De maintenir l'ordre. De passer l'aspirateur.

Du temps de Constance, au reste, je ne voyais pas la poussière, c'est elle qui m'avait montré, un jour. Avec l'index, sur le dessus d'une commode. Difficile de nier. D'accord, avais-je dit. Et j'avais passé l'aspirateur. Puis repassé. Je détestais. Constance aussi. On détestait passer l'aspirateur, tous les deux. On s'aimait.

Et il y a ce jour où ça s'arrête. On ne pense plus à elle. Plus de la même façon. C'est une femme lointaine, maintenant, une femme du passé dont l'image, oui. S'estompe. Ce qu'elle nous laisse, maintenant, c'est, oui. Evidemment. Un vide. Un vide infiniment pénible et triste, mais un vide, seulement. Pas une forme, pas quelque chose qui blesse, qui bouge et qui en bougeant blesse, comme un corps à l'intérieur du corps, et qui donnerait des coups de coude. Plus rien qu'un vide, une plaie refermée sur du vide. Et on vit avec. On s'y fait. On est juste moins fort, moins musclé, maintenant.

Avec un peu de graisse autour de ce vide, donc. Parce qu'on mange mieux. Davantage. D'où les miettes, dans la cuisine. Qu'on finit par remarquer, même. Parce que ça suffit.

Assez des assiettes sales, aussi, des verres pas nets. Des réserves moisies. Des traces de gras. Des empilements, dans le salon. De lever la jambe, toujours plus haut, pour se frayer un chemin jusqu'au fauteuil. Du lit ouvert, toujours, sur ces draps qui grisonnent. Des lames, celles du rasoir, qui ne coupent plus. Des casseroles fichues. De la télé branchée sur rien, la nuit. Des rideaux tirés. Du manque d'air.

J'avais donc besoin d'ordre. Mais pas le courage pour, non. L'aspirateur, le tuyau, l'embout, le fil, la prise, non. Trop tôt. J'avais juste l'envie de propre. Alors je l'avais appelée, cette, comment dire. J. F. Pas au secours. A l'aide, oui, un peu.

Je dis J. F. parce que ce n'était pas tout à fait une jeune femme, encore. Seulement deux initiales sur un papier, deux initiales en voie de développement qui réclamaient quelques signes supplémentaires, tangibles, afin qu'elles s'incarnent. J'aimerais vous voir, avais-je articulé en direction de son téléphone, à cette future jeune femme. Bien sûr, avait-elle dit d'une voix claire. Où ça ? Je ne sais pas, avais-je proposé. Chez moi, non ? C'est ce qu'il y a de plus simple.

C'est-à-dire, avait-elle dit. Ça me gêne un peu.

J'avais souri, au téléphone. Puis ri. Avec elle. De sa méfiance. Une femme de ménage qui n'ose pas se rendre chez son futur employeur, me disais-je, parce qu'elle a peur qu'il. Voilà qui est plaisant. Elle n'avait d'ailleurs pas ri tout de suite, loin de là. J'avais dû l'amadouer. Lui dire que ce n'était pas grave, qu'on pouvait se voir à l'extérieur, dans un café. Ça l'avait détendue. D'où le rire, après. Un type qui renonce si vite à me faire venir chez lui, avait-elle dû se dire, ne peut pas être réellement dangereux. Ou alors il s'organise. Planifie. Mais ça me laisse le temps de voir.

Ç'avait donc été une rencontre feutrée, dans un café du côté de La Fourche. (L'histoire se passe à Paris, j'y vivais.) Ses cheveux, passé les racines, c'est ce qui me frappa tout de suite, souffraient de leur coloration. Secs. Un visage d'enfant, bien que ce fût une jeune fille, au moins, presque une jeune femme, mais je confonds, alors. Je lui donnai vingt-cinq ans, pour être sûr. Je la trouvai jolie mais sale. La figure pas lavée. Des traces de terre. Vous êtes tombée dans la boue ? lui dis-je.

J'avancai un doigt vers sa joue, elle se recula, je n'avais pourtant pas l'intention de la toucher, c'était juste pour savoir de quoi on parle. Elle mouilla le sien, de doigt, effaça la trace,

m'expliqua que c'étaient ses pots de fleurs. Vous travaillez la terre ? lui dis-je.

Je me sentais agressif. Peut-être à cause de sa méfiance, que je voulais justifier. Pour lui être agréable, en fait. Sa méfiance, donc, qui demeurerait malgré le sourire, le rire parfois, comme si ce n'était pas une affaire sérieuse, ce rendez-vous. Pas un coup monté, soit, mais tout de même. Une blague, au mieux. Elle voulait bien se prêter à une blague, vu sa disponibilité. Sa pauvreté. Son besoin. Elle n'avait pas grand-chose à perdre, dans ce café, apparemment, même pas son temps. Ne travaillait pas, sans doute. Ne gardait pas d'enfants ni ne faisait le ménage nulle part. Débutait. Enfin, souhaitait. Guettait les fruits de sa petite annonce.

Donc, oui, je me montrai un peu agressif. Gentiment. Au demeurant, elle ne recherchait pas quelque chose d'amical, cette jeune femme, avec moi. Ni de sérieux. Mais elle était venue voir. Voulait travailler, je pense. Se pliait. Prenait le risque. Je ne voulais pas la décevoir. Un peu de dureté, je pouvais lui donner ça. D'autant que j'en suis capable, de dureté, quand ça va. Or ça allait. Pas si mal, non. A preuve cette démarche.

Je lui demandai si elle travaillait, déjà. Pour quelqu'un. Oui, me dit-elle. Elle mentait correctement, sans plus. C'est juste qu'elle n'avait